

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

190 | 2009

Varia

Richard Pottier, *Yû dî mî hêng*, “être bien, avoir de la force”

Catherine Choron-Baix



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28743>

DOI : 10.4000/lhomme.28743

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 237-240

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Catherine Choron-Baix, « Richard Pottier, *Yû dî mî hêng*, “être bien, avoir de la force” », *L'Homme* [En ligne], 190 | 2009, mis en ligne le 03 janvier 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28743> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.28743>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Richard Pottier, *Yû dî mî hêng*, “être bien, avoir de la force”

Catherine Choron-Baix

RÉFÉRENCE

Richard POTTIER, *Yû dî mî hêng*, “être bien, avoir de la force”. *Essai sur les pratiques thérapeutiques lao*, Paris, EFEO, 2007, 542 p., bibl., gloss., ill.

- 1 EN RASSEMBLANT dans cet essai des données recueillies à la fin des années 1960 au Laos, Richard Pottier se livre à un exercice peu banal. L'essentiel de la matière de son ouvrage fut en effet collecté entre 1967 et 1970, alors qu'il séjournait à Luang Prabang et se formait auprès de spécialistes des pratiques médicales de l'ancienne capitale royale. Entre l'enquête et le travail d'écriture, trente ans se sont écoulés. Trente ans de profonds changements dans un pays passé, en avril 1975, de la monarchie à l'instauration d'une république démocratique populaire et engagé depuis peu dans l'économie de marché mondiale. Trente ans, aussi, d'une lente maturation pour l'auteur, qui s'interroge tout au long de ce livre sur les temporalités et les finalités de l'entreprise ethnographique. Tous les *mo*¹, ces maîtres auprès desquels il s'était initié, ont aujourd'hui disparu, et aucun ethnologue travaillant de nos jours au Laos ne verra ce qu'il a vu, note Richard Pottier (p. 101). Les matériaux ethnographiques sont datés, rappelle-t-il, et ceux qu'il expose ici tout particulièrement. Ils doivent, pour cette raison, être précisément resitués dans l'espace-temps de leur collecte, son journal de terrain constituant, bien sûr, la source première à laquelle il puise.
- 2 Retour sur le passé, le livre est aussi un retour sur soi de l'ethnologue, qui s'efforce de justifier et discuter ses modes de recueil et d'analyse des données. Dans cette perspective, et afin que le lecteur découvre en même temps que les faits observés la manière dont ils l'ont été, celui-ci se met lui-même en scène, et prend en compte sa propre subjectivité dans la conduite de l'enquête puis dans la phase d'interprétation. Considérant par ailleurs que toute description se prête à une généralisation

potentiellement abusive, il prend soin de toujours définir le contexte des faits commentés, et privilégie les études de cas – notamment au chapitre II – pour construire son argumentation. Ces choix de narration, conjugués à l'usage du présent ethnographique, donnent aux situations relatées un regain de réalité et à l'ouvrage un rythme soutenu, fait de rebondissements et d'effets de suspense qui en rendent la lecture particulièrement captivante.

- 3 Sans en être le centre, les considérations épistémologiques et méthodologiques traversent donc de part en part ce livre, témoin, il est vrai, d'une expérience singulière, due à cet important décalage entre le temps de l'enquête et celui de la restitution, d'écriture de l'ethnologie.
- 4 Richard Pottier ne cède cependant jamais aux aspects convenus du débat sur cette question. Loin du discours post-moderne et de ses dérives, son approche est d'abord pragmatique, et d'une sobriété qui est la marque de son rapport à son objet. Sa démarche se veut explicite, et le compte rendu de ses observations des plus rigoureux, concourant par là à démystifier un monde souvent fantasmé dans l'imaginaire collectif, celui des guérisseurs, médiums, chamanes et autres « tradi-thérapeutes ». La recension minutieuse des rituels thérapeutiques, des compositions et prescriptions des remèdes, des procédures d'initiation, dont le détail figure systématiquement en annexe des chapitres, dans des textes en version bilingue lao-français, offre une somme de données empiriques unique sur un domaine très méconnu de la société lao. Les matériaux consignés sont considérables. Ils revêtent, pour une communauté dotée de savoirs thérapeutiques d'une grande complexité et appelée à composer de plus en plus avec la biomédecine importée d'Occident, une authentique valeur patrimoniale. Ils ont aussi une portée anthropologique qui va bien au-delà des frontières lao.
- 5 Dans un premier chapitre qui campe l'arrière-plan religieux auquel se rattache la tradition médicale lao, Richard Pottier rappelle les modalités de coexistence du fonds animiste propre aux populations t'ai et du bouddhisme theravadin officiellement adopté au XIV^e siècle au Laos par une monarchie désormais centralisée. Il analyse le rapport des hommes aux différentes catégories de génies, les *phi*, sur le modèle des relations sociales (pp. 19, 20), puis, afin de s'acheminer vers la question de l'interprétation de la maladie, l'auteur s'attache à décrypter les notions de sujet et de destin, dans un bouddhisme « ordinaire » où se mêlent la croyance en la métempsychose, une « ontologie récusant la notion de substance » et un poly-psychisme issu du « substrat autochtone » commun à l'ensemble des sociétés d'Asie du Sud-Est. Cette partie introductive reprend de la sorte l'analyse classique du système religieux lao composé de différentes strates, concluant un peu hâtivement à un « syncrétisme entre la culture indo-khmère et l'ancienne culture t'ai qui s'est plus souvent traduit par une juxtaposition des notions et des croyances que par une véritable synthèse » (p. 50). Un examen critique des processus d'acculturation dans l'aire sud-est asiatique et une discussion de concepts aussi généraux et vagues que ceux de substrat ou de syncrétisme auraient ici été bienvenus, tout comme l'aurait été l'éclairage d'auteurs plus contemporains que Robert H. Lowie sur l'hétérogénéité et l'interpénétration des composantes culturelles et religieuses à travers le monde et l'histoire. Il reste que l'argument du politique et de la polarisation public/privé des rites lao invoqué par Richard Pottier pour expliquer l'acceptation par le bouddhisme de croyances qui lui sont antérieures est tout à fait convaincant et apporte un certain nombre de clés pour appréhender la suite de sa démonstration.

- 6 Le chapitre II entre dans le vif du sujet en reconstituant un parcours thérapeutique individuel qui permet d'explorer l'explication indigène de l'« événement-maladie », et de suivre différentes séquences du traitement. Dans l'itinéraire de soins de Thit Can Dî, ce patient gravement atteint qui finalement décède de son mal, plusieurs ordres de pensée sont mobilisés, où se côtoient les apports pré-bouddhiques et bouddhiques. Parmi les diagnostics posés par les thérapeutes consultés, le « karma de rancune » *kam ven*, qui renvoie au ressentiment de l'esprit d'un défunt offensé devenu potentiel auteur de la maladie, est sans doute l'une des manifestations les plus évidentes de ce complexe interprétatif. Avec cette étude de cas, Richard Pottier met au jour la diversité et la complémentarité plus que la concurrence des recours thérapeutiques et leur possible compatibilité avec la biomédecine. Il fait en outre la démonstration du « pouvoir » très relatif des *mo* et de la plasticité de la relation au sacré et au rituel des Lao, patients et thérapeutes. Pour ceux-ci, écrit-il, l'« important est de cumuler toutes les chances possibles de guérison, et non pas de déterminer quel est le "vrai" diagnostic » (p. 452).
- 7 S'engageant ensuite dans l'analyse systématique des pratiques lao, il étudie tour à tour les catégories nosologiques et les différentes classes de spécialistes, depuis les *mo ya*, maîtres ès remèdes, et les *mo môn*, maîtres ès formules, jusqu'aux *mo ke khao*, exorciseurs de la malchance, dont il décrit les modalités d'initiation. La richesse et la précision de sa documentation soulignent l'extrême sophistication des savoirs de ces thérapeutes, dont la connaissance des simples, par exemple, comprend jusqu'à la prescription des jours de la semaine, voire des moments de la journée, favorables à leur collecte.
- 8 Suit une réflexion sur la conception lao du pouvoir thérapeutique, placé sous la protection des Trois Joyaux du bouddhisme, mais également lié à l'efficacité des incantations et des talismans et nourri de la relation avec des génies auxiliaires régulièrement honorés.
- 9 Les chapitres V et VI sont respectivement consacrés à la médecine des remèdes, celle des *mo ya*, puis à celle des rituels, celle des *mo môn*, que Richard Pottier distingue en raison de leurs représentations divergentes des causes de la maladie tout en montrant les recoupements. Pour les *mo ya*, la maladie résulte d'un désordre organique et se traite par l'administration de remèdes, tandis que les autres *mo* la comprennent comme le produit d'une infortune, d'une agression ou d'une faute nécessitant l'effectuation de rituels de formes diverses, propitiatoires, exorcistes, faisant appel à des références multiples, taoïstes et bouddhiques, indo-khmères, astrologiques.
- 10 En une sorte de synthèse conclusive, le dernier chapitre revient sur la question du sens de la maladie, inscrite cette fois dans une vue anthropologique large. Après un tour d'horizon de la littérature ethnologique sur le savoir médical, Richard Pottier revient sur la double dimension, subjective et sociale, de la maladie, et propose, en prenant pour critère la nature de l'agent causal, une typologie des schémas étiologiques retenus par les thérapeutes lao. Pour ces derniers, la maladie peut être sanction, effet du karma, agression, marque du destin ou désordre organique, ces différentes catégories pouvant se chevaucher ou se cumuler, signe de la profusion des ressources symboliques et cognitives dont ils disposent pour interpréter les troubles dont ils ont à connaître. Chacun de ces schémas étiologiques assigne à la maladie une signification axiologique et au malade une position de coupable ou de victime qui déterminent la nature de la cure et des rites à accomplir et peuvent, selon l'auteur, se lire en termes psychanalytiques. La maladie est expression d'une névrose, manifestation d'un conflit

intérieur, expression de la culpabilité du patient comme de son entourage. À l'intérieur de cette typologie, la distinction entre la médecine des remèdes et celle des rituels demeure toutefois essentielle. La première, en effet, s'intéresse au corps et au vécu du malade, la seconde, à l'inverse, vise à restaurer l'unité du sujet et à réaffirmer la norme. « Dans les thérapies symboliques », écrit R. Pottier, « aucune attention n'est plus prêtée aux symptômes, et le corps devient un pur signifiant du moi » (p. 475). La maladie est conçue comme une « menace narcissique » dont l'origine est une remise en question de l'axiologie collective à laquelle les pratiques thérapeutiques cherchent à mettre fin en agissant à la fois sur la reconstruction du moi et la réinsertion du sujet dans son groupe d'appartenance.

- 11 Sans doute cette lecture psychanalytique tend-elle à nous ramener à nos propres catégories et à faire de cette dernière partie de l'ouvrage un essai d'anthropologie de la maladie qui dépasse le seul cadre lao. Le mérite de ce livre demeure cependant ethnographique avant tout, en ce qu'il propose une véritable plongée au cœur des logiques lao et constitue par là même une œuvre de référence pour la connaissance du Laos et de l'Asie du Sud-Est. Assurément Richard Pottier atteint pleinement son but : « rendre intelligibles des pratiques thérapeutiques qui cessent de paraître étranges dès lors qu'on les a comprises » (p. 486). Il s'acquitte ainsi magistralement de la tâche de traducteur qui est à ses yeux celle de l'ethnologue (p. 485). Montrant une fidélité sans failles à ses sources, il réalise bien ce transfert « de monde à monde »² qu'opère la traduction lorsqu'elle est accomplie avec passion et loyauté.

NOTES

1. Dans l'ouvrage, ce terme apparaît sous la forme mau, l'auteur ayant choisi de rendre le « o » ouvert lao par « au », ce qui, de son aveu même, ne manque pas de dérouter le lecteur français familier du Laos, pour qui il est habituellement transcrit par *mo*.
 2. L'expression est empruntée à la 4^e de couverture du livre de Umberto Eco, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Paris, Grasset, 2007.
-

AUTEURS

CATHERINE CHORON-BAIX

CNRS, Laboratoire d'anthropologie urbaine, Ivry-sur-Seine.
choron-baix@ivry-cnrs.fr